

## Avant-propos : de l'humain

L'humanisme « nous » (?) administre des leçons. De mille façons, souvent incompatibles entre elles. Bien fondées (Apel) et non fondées (Rorty), contrafactuelles (Habermas, Rawls) et pragmatiques (Searle), psychologiques (Davidson) et éthico-politiques (les néo-humanistes français). Mais toujours comme si l'homme du moins était une valeur sûre, qui n'a pas besoin d'être interrogée. Qui a même autorité pour suspendre, interdire l'interrogation, la suspicion, la pensée qui ronge tout.

Ce qu'est *valeur*, ce qu'est *sûre*, ce qu'est *homme*, on tient ces questions pour dangereuses, on les referme bien vite. Elles ouvrent, dit-on, la voie au « tout est permis », au « tout est possible », au « rien ne vaut ». Voyez, ajoute-t-on, ce qui arrive à ceux qui outrepassent cette limite : Nietzsche pris en otage par la mythologie fasciste, Heidegger nazi, j'en passe...

Même ce qu'il peut y avoir d'inquiétant chez Kant à cet égard, ce qui n'est pas anthropologique mais proprement transcendantal, et ce qui, dans la tension critique, va jusqu'à briser l'unité plus ou moins présumée d'un sujet (humain), comme c'est le cas, qui me semble exemplaire, de l'analyse du sublime ou des écrits historico-politiques, même cela, on l'expurge. Sous prétexte de retour à Kant, on ne fait qu'abriter le préjugé humaniste sous son autorité.

Un même mouvement de restauration s'attaque aussi à l'écriture et à la lecture des textes, aux arts visuels, à l'architecture. Au nom d'une réception publique bien normée, Jauss récuse le texte adornien : l'écriture de la *Théorie esthétique*, nouée, incertaine, presque hagarde,



est jugée illisible. Soyez communicable, est-il prescrit. *Avant-garde* est vieux jeu, parlez des humains humainement, adressez-vous aux humains, qu'ils aient du plaisir à vous recevoir et ils vous recevront.

Ce n'est pas que l'humanisme soit tout simplement une opération de marketing. Ceux qui « nous » (?) tancent ne sont pas tous des industriels de la culture. Ils se disent aussi philosophes. Mais ce qu'est *philosophie*, cela non plus ne doit pas être interrogé sous peine de tomber dans le n'importe-quoi. Je ne rêve pas : ce qui est visé dans les « avant-gardes » (vilain nom, je sais), c'est quelque chose qu'elles ont déclaré à maintes reprises. En 1913, Apollinaire écrivait ingénument : « Avant tout, les artistes sont des hommes qui veulent devenir inhumains. » Et en 1969, Adorno encore, avec plus de prudence : « L'art reste fidèle aux hommes uniquement par son inhumanité à leur égard. »

Les « causeries » rassemblées ici – ce sont toutes des exposés de commande, destinés pour beaucoup à un public non professionnel, le reste à la confiance – n'ont ni fonction ni valeur de manifeste ou de traité. Le soupçon qu'elles trahissent (dans les deux acceptions de ce mot) est simple, quoique double : et si les humains, au sens de l'humanisme, étaient en train, contraints, de devenir inhumains, d'une part ? Et si, de l'autre, le « propre » de l'homme était qu'il est habité par de l'inhumain ?

Ce qui ferait deux sortes d'inhumain. Il est indispensable de les tenir dissociées. L'inhumanité du système en cours de consolidation, sous le nom de développement (entre autres), ne doit pas être confondue avec celle, infiniment secrète, dont l'âme est l'otage. Croire, comme il m'est arrivé, que celle-là peut relayer celle-ci, lui donner expression, c'est se tromper. Le système a plutôt pour conséquence de faire oublier ce qui lui échappe. Mais l'angoisse, l'état d'un esprit hanté par un hôte familier et inconnu qui l'agite, le fait délirer mais aussi penser – si on prétend l'exclure, si on ne lui donne pas d'issue, on l'aggrave. Le malaise s'accroît avec cette civilisation, la forclusion avec l'information.

Beaucoup de ces exposés portent sur la question du temps. C'est qu'elle est décisive pour la séparation dont il s'agit. Le développement impose qu'on gagne du temps. Aller vite, c'est oublier vite, ne retenir que l'information utile par la suite, comme dans la « lecture rapide ». Mais l'écriture et la lecture sont lentes qui s'avancent

à reculons dans la direction de la chose inconnue « à l'intérieur ». On perd son temps à rechercher le temps perdu. L'anamnèse est l'antipode – même pas, il n'y a pas d'axe commun –, l'*autre*, de l'accélération et de l'abréviation.

Illustrons cela d'un mot sur un « exemple » qui est en effet exemplaire, et accessible aux humanistes, l'éducation. Si les humains naissent humains, comme les chats naissent chats (à quelques heures près), il ne serait pas, je ne dis même pas souhaitable, ce qui est une autre question, mais seulement possible, de les éduquer. Qu'on doive éduquer les enfants, c'est une circonstance qui ne procède que de ce qu'ils ne sont pas tout conduits par nature, pas programmés. Les institutions qui constituent la culture suppléent à ce manque natif.

Qu'appellera-t-on humain dans l'homme, la misère initiale de son enfance ou sa capacité d'acquérir une « seconde » nature qui, grâce au langage, le rend apte au partage de la vie commune, à la conscience et à la raison adultes ? Que celle-ci repose et suppose celle-là, tout le monde l'accorde. La question est seulement de savoir si cette dialectique, de quelque titre qu'on la pare, ne laisse aucun reste.

Si tel était le cas, il serait inexplicable, pour l'adulte lui-même, non seulement qu'il ait à lutter sans cesse pour assurer sa conformité aux institutions et même pour aménager celles-ci en vue d'un meilleur vivre-ensemble, mais que la puissance de les critiquer, la douleur de les supporter et la tentation de leur échapper persistent dans certaines de ses activités. Je n'entends pas les seuls symptômes et les seules déviations singuliers, mais ce qui, au moins dans notre civilisation, passe aussi pour institutionnel : la littérature, les arts, la philosophie. Il s'agit, là aussi, de traces d'une indétermination, d'une enfance, qui persiste jusque dans l'âge adulte.

Il résulte de ces observations banales qu'on peut se prévaloir du titre d'humanité pour des motifs exactement inverses. Dénué de parole, incapable de la station droite, hésitant sur les objets de son intérêt, inapte au calcul de ses bénéfices, insensible à la commune raison, l'enfant est éminemment l'humain parce que sa détresse annonce et promet les possibles. Son retard initial sur l'humanité, qui en fait l'otage de la communauté adulte, est aussi ce qui manifeste



à cette dernière le manque d'humanité dont elle souffre, et ce qui l'appelle à devenir plus humaine.

Mais doté des moyens de savoir et de faire savoir, d'agir et de faire agir, ayant intériorisé les intérêts et les valeurs de la civilisation, l'adulte peut à son tour prétendre à la pleine humanité, à la réalisation effective de l'esprit comme conscience, connaissance et volonté. Qu'il lui reste toujours à s'affranchir de l'obscur sauvagerie de son enfance en effectuant la promesse, c'est précisément la condition de l'homme.

Il n'y aurait donc bien, entre les deux versions de l'humanisme, qu'une différence d'accent. Une dialectique ou une herméneutique bien ordonnées s'empressent de venir les accorder. Il suffit, en somme, à nos contemporains de rappeler que le propre de l'homme est son absence de propre, son néant, ou sa transcendance, pour afficher « complet ».

Je n'aime pas cet empressement. Ce qu'il presse, qu'il écrase, c'est ce qu'après coup je constate avoir toujours tenté, sous des noms divers, travail, figural, hétérogénéité, dissentiment, événement, chose, de réserver : l'inaccordable. (Et je ne suis pas le seul, c'est pourquoi j'écris « nous ».) Que la différence insensée soit *vouée* à faire sens, en tant qu'opposition dans un système, pour parler structuraliste, est une chose, une autre est qu'elle soit *promise* au devenir-système. Comme si la raison n'avait pas à douter qu'elle a vocation à puiser dans l'indéterminé pour lui donner forme, et qu'elle ne peut pas manquer d'y réussir. C'est pourtant au prix de ce doute seulement que la raison est raisonnée.

C'est là un motif de principe, disons, de tenir à distance toute spéculation réconciliatrice. L'appréciation de la situation contemporaine fournit à cette réserve un autre aliment. Il faut d'abord rappeler que si le titre d'humain peut et doit s'échanger entre l'indétermination native et la raison instituée ou s'instituant, il en est de même de celui d'inhumain. Toute éducation est inhumaine puisqu'elle ne va pas sans contrainte et terreur, j'entends la moins contrôlée, la moins pédagogique, celle que Freud nomme castration et qui lui fait dire, à propos de la « bonne manière » d'élever les enfants, que de toute façon, ce sera mal (proche en cela de la mélancolie kantienne). Et inversement, tout ce qui dans l'institué peut, à l'occasion, percer de détresse et d'indétermination est si menaçant que l'esprit raisonnable

ne peut manquer d'y redouter, à juste titre, une puissance inhumaine de dérèglement.

Mais l'accent ainsi mis sur le conflit des inhumanités se légitime, aujourd'hui plus qu'hier, du fait d'une transformation que je crois profonde de la nature du système.

Il faut essayer de comprendre cette transformation, sans pathétique mais aussi sans négligence. On doit tenir pour inconsistante une pensée qui n'en fait pas cas et qui « monte » des descriptions, seraient-elles contrafactuelles, c'est-à-dire idéales ou utopiques, et surtout celles-là, comme si rien de plus ne s'opposait aujourd'hui qu'il y a deux siècles à leur vérité ou à leur réalisation. Le terme *postmoderne* a servi, plutôt mal que bien si j'en juge par les résultats, à désigner quelque chose de cette transformation.

On verra dans les pages qui suivent comment on peut essayer de la décrire en suivant l'hypothèse générale, positiviste, d'un processus de complexification, d'entropie négative ou, plus simplement, de développement. Cette hypothèse n'est pas suggérée seulement par la convergence des tendances qui animent tous les sous-ensembles de l'activité contemporaine, elle est l'argument même du discours que les scientifiques, les technologues et leurs philosophes accrédités tiennent à propos de leurs recherches pour légitimer, scientifiquement et technologiquement, la possibilité de leur développement. C'est, inévitablement, un discours de physique générale, avec sa dynamique, son économique, sa cybernétique. Tout discours de physique générale est un discours de métaphysique, comme on le sait depuis Aristote et Leibniz.

Ce discours est aussi bien celui qui sert au décideur politique ou socio-économique à légitimer ses options : compétitivité, meilleure répartition des charges, démocratie dans la société, l'entreprise, l'école et la famille. Il n'est pas jusqu'aux droits de l'homme, venus pourtant d'un tout autre horizon, qui ne puissent être appelés à renforcer l'autorité du système, alors que celui-ci ne peut faire de ces droits, par construction, qu'un cas épisodique.

Je ne fais pas mienne cette hypothèse du développement, parce qu'elle est une façon, la façon, pour la métaphysique, désormais interdite à la pensée, de rétablir son droit sur celle-ci. De le rétablir non pas *dans* la pensée (si j'excepte celle qui se dit encore philosophique, c'est-à-dire métaphysique), mais *du dehors* de la pensée. La